

TP 489^{P(1)}

EV. BRECCIA

Dans le Désert de Nitrée

(Impressions d'une excursion en compagnie de S.A. le PRINCE TOUSSOUN)

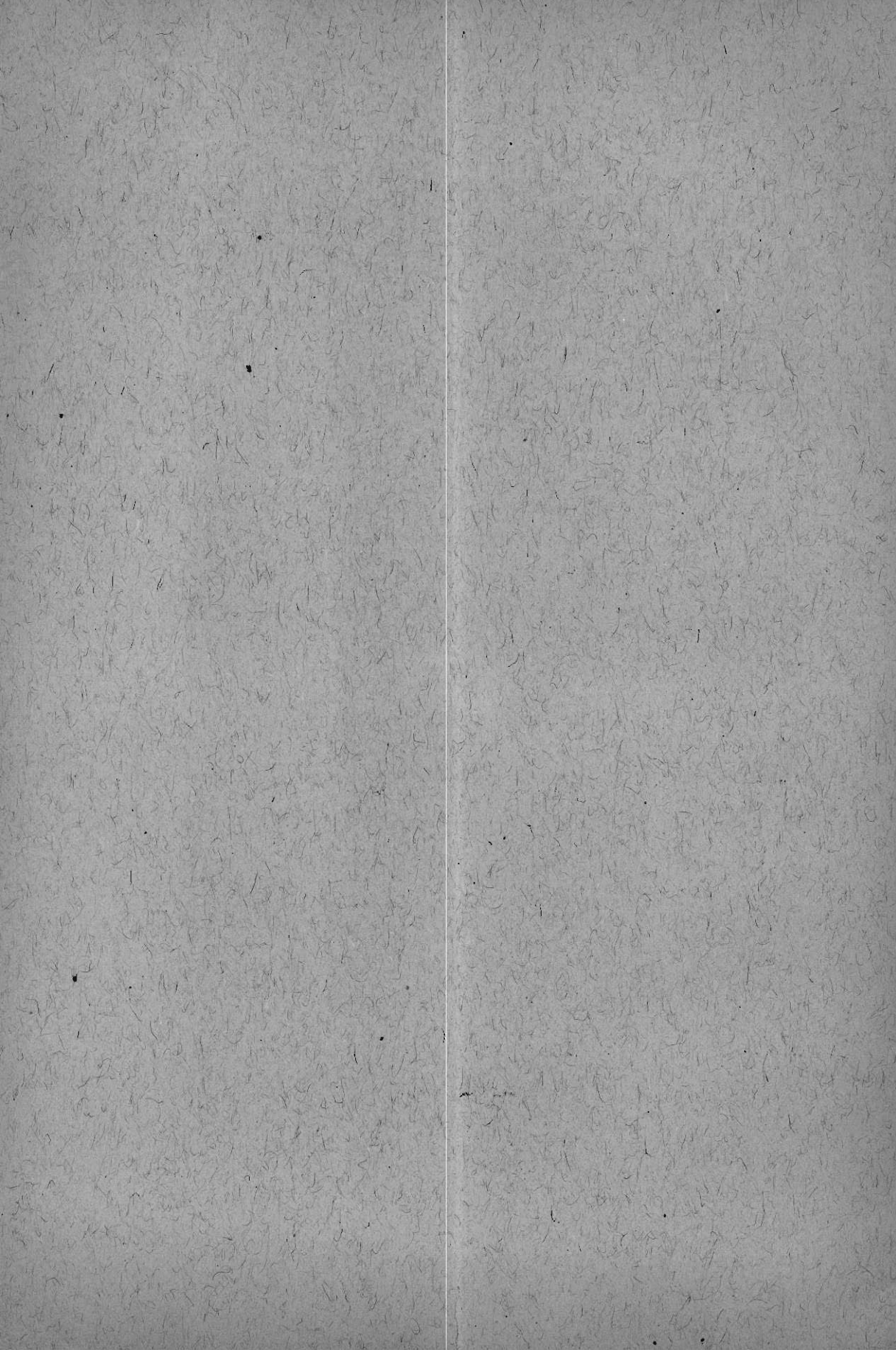
Extrait du *Bulletin de la Société Archéologique d'Alexandrie*, N° 27.

ALEXANDRIE
SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS ÉGYPTIENNES
—
1932

Bibliothèque Maison de l'Orient



073073



In folio 2

TP 482 P(4)

EV. BRECCIA

Dans le Désert de Nitrée

(Impressions d'une excursion en compagnie de S.A. le PRINCE TOUSSOUN)

Extrait du *Bulletin de la Société Archéologique d'Alexandrie*, N° 27.



ALEXANDRIE
SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS ÉGYPTIENNES

1932

DANS LE DÉSERT DE NITRÉE

(Impressions d'une excursion en compagnie de S.A. le PRINCE TOUSSOUN)

Nous ne reverrons pas l'anémone miraculeuse que le sang perlant du pied de Thaïs fit fleurir sur le sol afin que, selon le vœu ardent de Paphnuce, tout pécheur endurci, en la contemplant, reconquît la pureté du cœur et des sens, et qui en renaissant chaque année par millions après les pluies de l'hiver, égaye d'innombrables tapis rouges les premières zones du désert libyque, à l'ouest d'Alexandrie. N'importe ! Il faut saisir l'occasion et profiter de l'aimable invitation que nous fait un prince musulman, doublé d'un érudit, pour satisfaire un ancien désir : refaire le chemin que Rufin d'Aquilée, venu expressément en Egypte, suivit, en l'an 372 de notre ère, pour se rendre à Nitrée et à Scété y visiter les solitaires athlètes du renoncement qui, en accomplissant des chefs-d'œuvre de pénitence, avaient déjà rendu célèbre cette région.

L'aube naissante dore le ciel derrière nous, et sur nous et devant nous elle chasse les ténèbres avec des flots de lumière nacrée où les dernières étoiles pâlisent et s'éteignent par degrés ; dans le désert les objets encore dans l'ombre se découpent à l'horizon avec des contours nets, exagérés, énormes ; dans le silence parfait vibre seulement le souffle d'une légère brise vivifiante ; seul le bond rapide d'une gazelle trouble par intervalles l'immobilité de l'espace. Chacun de nous est seul avec soi-même et n'ose rompre le charme. L'âme délivrée de tout poids et de tout souci semble se dilater jusqu'à l'infini du désert, jusqu'à l'infini du ciel.

Dans quatre heures — nous ne suivons pas, hélas ! nu-pieds, armés du seul bourdon, les traces des saints anachorètes, mais nous les survolons en courant sur nos rapides machines — dans quatre heures nous gagnerons Dar-el-Baramus, le Couvent des Romains.

le plus septentrional des quatre couvents qui sont encore debout dans l'Ouadi Natroun. Bien que n'ayant pas contemplé l'anémone miraculeuse, nous y arriverons bien disposés à comprendre le charme de cette forme de vie anachronique. Qui se rappelle donc plus l'ironique construction un peu lourde et fatigante de G. Flaubert ou le sourire dissolvant et charmeur d'Anatole France ? Palladius, Cassien, Rufin soyez avec nous. Peut-être aujourd'hui accepterons-nous tout et ne trouverons rien de puéril, d'in vraisemblable, de bouffon dans les merveilleux récits et dans les anecdotes extravagantes de l'Histoire lausiaque, des Conférences avec les Saints Pères, de l'Historia Monachorum in Egypto.

Toute idée de végétation exclue, nous pourrions appeler vallée l'encaissement qui, dans le désert libyque, s'étend sur une longueur de 32 kilomètres du nord-ouest au sud-ouest et dont le fond est occupé par dix petits lacs salés d'où l'on extrait le salpêtre. Les buissons que l'on voit çà et là ont dû avoir une bien plus vaste étendue dans l'antiquité et le nombre des habitants n'a pas dû être très restreint si la région constituait un district administratif et si à l'époque ptolémaïque on y rencontre même des colonies juives. Des sanctuaires de Sérapis et des synagogues avaient certainement précédé les couvents et les églises qui ont donné tant d'éclat à Nitrée pendant les premiers siècles du Christianisme et la rendent célèbre encore aujourd'hui.

La vallée avait alors un aspect bien moins désolé qu'elle n'a de nos jours quoique les écrivains l'appellent déjà déserte et lugubre. Il est clair que personne ne peut s'éloigner du Nil pour vivre dans le désert s'il n'y trouve une source d'eau douce, si modeste soit-elle, mais intarissable. A plus forte raison lorsqu'il s'agit de groupes plus ou moins nombreux de personnes vivant ensemble et qui ne pourraient longtemps imiter ce saint ermite qui apaisait sa soif en recueillant avec une éponge la rosée nocturne qui se déposait sur les rochers environnant sa grotte. Toutefois il n'est pas douteux que des innombrables centres d'anachorètes et de cénobites qui s'étaient formés, à partir du troisième siècle, à droite et à gauche de la vallée du Nil, dans le désert, sur une longueur de plus de mille kilomètres, celui de Nitrée était un des plus éloignés de toute

société humaine. Et c'est, peut-être, grâce à ce complet isolement du monde, qu'en surmontant toutes les vicissitudes historiques qui ont transformé, depuis de longs siècles et dans les siècles, la vie de l'Égypte, il a pu survivre avec les deux autres monastères de Saint Antoine et de Saint Paul dans le désert arabe, près de la Mer Rouge.

Les persécutions de Décius (249-251) obligèrent de nombreux chrétiens de Thèbes, à l'exemple de Paul et à celui d'Antoine de Koma plus remarquable encore, à se retirer et à vivre isolés du monde au bord du désert, dans des tombeaux anciens ou dans des grottes et des huttes. Les solitaires se multiplièrent rapidement ; les fuyards, par milliers, quittèrent les villes et les champs abandonnant famille, patrie, église, pour un désir mystique de paix ou par dégoût du monde, souvent aussi pour se soustraire aux punitions de la justice ou aux vexations du fisc ; ils peuplèrent ainsi le désert comme s'ils voulaient liquider l'ancienne civilisation et en organiser une nouvelle, originale et très étrange. Mais le parfait anachorétisme n'est possible que pour des cas individuels. De très bonne heure il fut nécessaire d'organiser l'existence par groupes. En 328 Pacôme fonda à Tabenne, entre Assiout et Thèbes, le premier couvent et, par la suite, avec une indomptable énergie, il en créa successivement d'autres en les soumettant à cette Règle à laquelle obéissaient encore les moines égyptiens et qui a laissé des traces évidentes dans les Règles des différents ordres monastiques d'occident.

Ammonius, de riche naissance, et qui, bien que marié, avait vécu pendant plus de dix-huit ans dans la continence, abandonna sa femme, du consentement de celle-ci, et s'isola dans le désert de Nitrée où il construisit les premières cellules. Bientôt autour de ces cellules se forma une des plus nombreuses et des plus célèbres colonies (on comptait à la fin du IV siècle jusqu'à cinq mille solitaires) objet d'admiration et prise comme modèle même hors d'Égypte, en Anatolie, en Palestine, en Italie. Les premiers ermites vivaient dans des grottes ou des huttes, parfois seuls, parfois par groupements de deux ou trois, libres de toute obligation déterminée, presque toujours plongés dans la prière ou dans la méditation, les mains occupées à tresser des joncs et des feuilles de palmier.

Ils se nourrissaient d'un peu de pain rassis, d'une poignée de dattes ou de fruits secs, d'herbes et de légumes, se soumettant encore à des jeûnes âpres et fréquents. Il n'y avait pas de pénitence, si extraordinaire fût-elle, et dont ils avaient entendu parler, qui ne fût aussitôt imitée et surpassée : ne pas se coucher du tout la nuit et manger une fois tous les cinq jours ; rester debout sans dormir, sans dire un mot, sans manger si ce n'est quelques rares feuilles de chou cru, pendant vingt jours et vingt nuits consécutifs ; ne manger aucun mets cuit durant sept ans ; se condamner à vivre au haut d'une colonne. Ceux qui étaient attirés par une vie plus austère s'enfonçaient encore plus loin, dix ou quinze kilomètres au-delà de Nitrée, dans les lugubres solitudes de Scété et de Celles, séparés tellement les uns des autres qu'ils ne pouvaient ni se voir ni s'entendre. Mais ils étaient très heureux dans le désert inhospitalier, qu'ils appelaient le nouveau Paradis terrestre et la nouvelle Jérusalem, bien qu'il fût peuplé de démons malicieux qui ne leur laissaient point de répit, les tourmentant avec mille ruses et subterfuges, avec des tentations sans doute irrésistibles si les lutteurs avaient été moins extraordinaires. Un saint solitaire, pour faire du dépit à l'infatigable ennemi, n'avait-il pas décidé de se suicider en se laissant dévorer par les fauves et piquer par un aspic ? Et s'il n'y réussit pas ce fut parce que ni hyène, ni serpent vénimeux ne voulurent savoir de lui. Cependant le démon, cette fois-là, avait dû s'avouer vaincu.

Le samedi et le dimanche ils se réunissaient dans une église placée au centre de la vallée. Devant l'église se dressaient trois palmiers : à chacun d'eux était suspendu un fouet qui était un instrument de justice punissante, mais il était surtout à la disposition des moines qui, soit auto-châtiment, soit amour de perfection morale, s'en servaient pour se fustiger généreusement, copieusement, sans pitié.

Les solitaires provenaient des classes sociales les plus variées : paysans grossiers, aux poings solides, à côté de savants de culture raffinée. Lorsque la vie dans le désert fut en quelque sorte soumise à une discipline et à une organisation, surtout pour les groupes réunis dans les couvents, un grand nombre de solitaires furent

affectés à des services et à des fonctions différents ; beaucoup se dédièrent à l'étude. Cela explique comment, avec le temps, il s'est formé de riches collections de manuscrits qu'accaparèrent tout d'abord, en 1715, le fameux Assemani pour la Bibliothèque du Vatican et en 1842 Lord Curzon pour le British Museum. Maintenant toute trace de vie intellectuelle est éteinte et ce n'est pas l'espoir de découvertes érudites qui nous attire vers Der-el-Baramus où nous arriverons bientôt et qui tout à coup se présente devant nous à l'horizon au sommet d'une hauteur, livide sur les sables livides.

L'édifice, à plan trapézoïdal, renfermant une superficie de 10700 mètres carrés, a plutôt l'aspect d'une forteresse que d'une retraite religieuse, bien que deux clochers et une coupole surmontée de la croix, dépassent le haut mur d'enceinte, solide et nu.

Une seule porte est au milieu de la façade, fermée par un solide vantail en bois. A l'appel réitéré un moine se penche à mi-corps du chemin de ronde, à l'intérieur fait le tour de la haute muraille ; quelques minutes d'attente et un gai carillon salue joyeusement les hôtes ; la porte s'ouvre et nous voyons s'empresser vers nous un groupe pittoresque de moines, la tête couverte d'une rude calotte, d'une blancheur douteuse, les pieds nus, vêtus d'une grossière tunique, avec une longue barbe et des cheveux touffus et incultes.

A l'intérieur de l'enceinte, autour d'une vaste étendue cultivée, partie potager, partie jardin avec palmiers, arbres fruitiers et treilles, preuve éloquente de la présence de l'indispensable source intarissable, on voit des constructions toutes très pauvres et décrépées si l'on en excepte une que l'on vient de badigeonner horriblement de blanc, de bleu foncé, de violet et de rose : c'est la Mandara ou quartier pour les hôtes de marque et où le Patriarche revient de temps à autre goûter le calme du nid paisible d'où on l'a retiré.

Les deux églises, très négligées, et dont l'une sert provisoirement de dépôt de céréales, ne détonnent pas avec les misérables cellules parsemées un peu partout : ce sont de simples bouges, le plus souvent en briques crues, avec une petite porte et souvent même sans la moindre fenêtre, dépourvues de toute commodité

et presque de tout mobilier. La propreté aussi y laisse beaucoup à désirer puisque les moines, par mortification et esprit de pénitence, méprisent les soins les plus élémentaires d'hygiène et de propreté.

Des tours renforcent la muraille d'enceinte et la protègent ; l'une d'elles, intérieure et isolée, munie de pont-levis a été disposée pour servir comme dernier refuge pour un assaut éventuel. Du haut de cette tour la sensation de la solitude et de l'immensité qui nous environnent est d'une grandeur impressionnante.

Le couvent des Romains, ainsi que chacun des trois autres, a une succursale dans les terres cultivées, pour l'administration des domaines, plutôt importants, et pour l'envoi des provisions indispensables. Toutefois celles-ci ne sont ni abondantes ni fréquentes puisque l'extrême parcimonie de nourriture est encore aujourd'hui la loi fondamentale de la vie monastique égyptienne. Les repas en commun ne sont pas obligatoires ; chacun peut préparer et manger tout seul sa nourriture qui consiste généralement en un peu de pain dur, en lentilles ou en fèves, en dattes et en oignons ; la viande n'est permise qu'une fois par mois. On ne se sert du réfectoire, sorte de prison morne et souterraine, avec tables, sièges et pupitre de pierre, que pendant le Carême. La macération individuelle et la prière constante forment le principal devoir de chaque moine qui reste, d'ordinaire, seul dans sa propre cellule dans le recueillement et dans la méditation, n'en sortant que pour les prières en commun ou pour quelque travail manuel. Selon le grade atteint après le noviciat, certains s'astreignent à trois cents genuflexions, au moins, par jour ; d'autres, qui aspirent à une plus grande perfection, à cinq cents au moins. Le travail doit être accompli dans le silence le plus absolu ou au chant des psaumes. Dans le passé, Paul de Ferme se déclara résolument contraire à tout travail, vivant seulement de quelques aumônes et n'ayant d'autre occupation que la prière. Il n'y a jamais de malades : « nous n'avons que la maladie de la mort ». Celle-ci arrive, généralement, très tard, dans l'extrême vieillesse. Quelqu'un a atteint même 110 ans et les nonagénaires ne sont pas rares. A des années d'intervalle, la petite cellule mortuaire, dans un coin de la seconde cour, s'ouvre

et le dernier hôte est poussé un peu plus loin pour faire place au nouveau venu. J'aurais voulu parler avec un moine qui depuis un demi siècle n'a jamais mis la tête hors de l'enceinte. Mais son insouciance me parut trop absolue et sa profonde indifférence envers les intrus digne de respect. Dans l'ensemble la règle est encore aujourd'hui très sévère et rigoureusement observée. La vie des cénobites s'écoule telle qu'elle est décrite dans l'étonnante *Historia lausiaca*.

Le lieu, les personnes et les choses ont un charme étrange mais grand. Nous nous arrêtons longtemps et enfin nous prenons congé à contre-cœur. Au moment du départ un nouveau carillon joyeux, trille argentin d'hirondelles perdu dans l'immensité, nous salue, mais le cœur ne s'en réjouit pas comme à l'arrivée et même il est un peu triste.

Nous visitons ensuite rapidement les trois autres couvents : d'abord celui des Syriens, qui est le plus intéressant au point de vue archéologique et artistique, et puis ceux d'Abba Bishoi et d'Abba Macaire. Mais déjà le jour tombe et il faut penser au retour. Quand, ayant dépassé le lac Mariout nous entrevoyons le clignement des mille et mille lumières de la ville fébrile où tout est affaire et jeu, intrigue et passion, avidité de gain et volonté de puissance, chacun de nous se demande, peut-être, s'il n'a pas aujourd'hui entrevu et laissé à jamais, loin derrière lui, dans le désert, isolé même du désert, le château du rêve, la prison du bonheur.

Le grand, le profond Pascal, n'a-t-il pas dit « le bonheur n'est que dans le repos » ? et Saint Jérôme, qui en faisait l'expérience personnelle, n'a-t-il pas chanté dans une forme splendide la joie de « la vie solitaire ?... O désert des ermites, tout occupé de la joie d'une plus intime communion avec Dieu ! Que fais-tu, frère dans le siècle ? Comment peux-tu suffoquer sous l'ombre des toits ? comment restes-tu enfermé dans cette fumeuse prison qu'est la ville ? Crois-moi, je contemple ici je ne sais quelle plus splendide lumière : ici l'on jouit à secouer le poids du corps pour voler dans la plus pure splendeur de l'éther. »

Mais sommes-nous nés pour l'égoïstique paix individuelle ?



Là-bas, dans la cité fumeuse et bruyante, tourbillonnante et suffocante, où sont les pleurs et la souffrance, la lutte et le danger, là le devoir nous appelle... Car tel est notre devoir : vivre dans la lutte et dans le danger.

EV. BRECCIA.

P.S. — Il n'y a plus de religion ! La civilisation mécanique tue partout la poésie. Les couvents de l'Ouadi Natroun ont été, il n'y a pas longtemps, nettoyés, blanchis, bariolés comme de petites auberges de village et les cellules sont éclairées à l'électricité. Horreur !

Note Bibliographique.

Les ouvrages des anciens écrivains auxquels je fais allusion et qui ont décrit la vie des moines et des cénobites égyptiens sont les suivants :

Historia Lausiaca, dont le texte original est en grec. — M. A. LUGOT en a donné une excellente édition avec traduction et notes. Paris. 1912.

Les vies des saints Pères, trad. en français par ARNAUD d'ANDILLY, Paris, Josse, 1773.

VERBA SENIORUM, (auteur probable *Ruffinus Aquileensis*).

JOANNIS CASSIANI, Abbatiss Massiliensis. *De coenobiorum Institutis libri XII* (Patrologia Latina. 49) Traduit en français par Dom Pichery. Saint Maximien 1921.

Historia Morachorum in Egypto, (v. Patrologia Latina).

Les principales études modernes sont les suivantes :

ANDREOSSY (Général) — *Mémoire sur la vallée des lacs Natroun et celle du fleuve sans eau* dans Description de l'Égypte t. XII. pp. 1-40.

BREMOND JEAN. — « *Les Pères du Désert* » (Introduction par Henri Bremond) 2me édit. 1927, Paris, Lecoffre, in 8°, p. LIX. 580.

Une note bibliographique signale les principales sources et les plus considérables traductions ainsi que quelques-uns des ouvrages modernes antérieurs, qui peuvent être utilement consultés.

BREMOND H. J. et A. — « *Le Pèlerinage au Ouadi-Natroun* » dans *Le Charme d'Athènes et autres Essais*. Paris. 1925.

Cénobitisme, Article qui est une excellente monographie dans le *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne et de liturgie*.

CHENAU PAUL O.F.M. — *Les Saints d'Égypte* 2, vol. in 8° gr. pp. 598-706. Jérusalem 1923 *passim*.

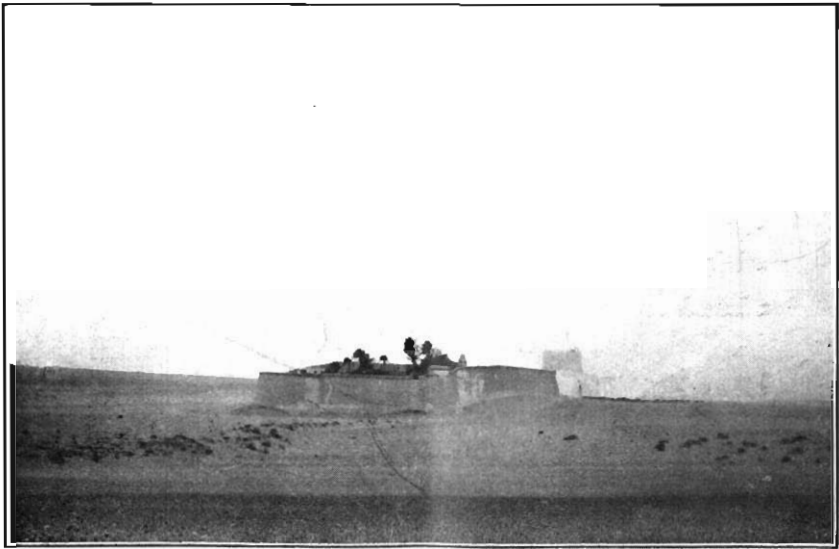
FALLS J.C. EWALD — *Drei Jahre in der Libyschen Wüste*, 3^e Kap Die Oase der Natronsee, p. 71-107.

- JOHANN GEROG HERZOG ZU SACHSEN — *Neue Streifzüge durch die Kirchen und Klöstern Aegyptens*. Teubner, 1930, in 8° p. VI-89 und 171 Abb. (v. aussi le volume précédent Streifzüge etc.)
- SCHMITZ A. L.—*Die Welt der ägyptischen Einsiedler*, in *Römische Quartalschrift* 1930.
- JONES W. J.— *Monasteries of the Wadi Natroun* in « *Metropolitan Museum of Art* ». New York, 1912, in 8°, p. 84-91.
- MONNERET DE VILLARD UGO ; — *Les Eglises du monastère des Syriens au Wâdi en-Natroûn*. Milan, 1928, p. 32 et 38 pl.
- STEINDORFF G.— *Das Kloster des heiligen Makarios* in « *Velhagen und Klafing Monatshefte* » XX Jahrg. 1905-06, II Bd. p. 78 sg.
- STEINDORFF G.— *Durch die libysche Wüste zur Amonoase*. Bielefeld und Leipzig, 1904, p. 23 sg.
- TOUSSOUN (S.A. le Prince) OMAR.— *Etude sur le Wadi Natroun et ses couvents*. Alexandrie, 1931, in 8°, p. 58 e 10 fig. (1)
- WHITE H. E.— *Monasteries of the Wadi in Natrûn*. New York. (Nous attendons toujours L'HISTORY OF THE MONASTERIES OF WADI'N NATRUN, ainsi que l'étude sur l'Architecture de ces mêmes monastères, que le regretté savant avait achevée et dont la publication a été annoncée comme imminente).

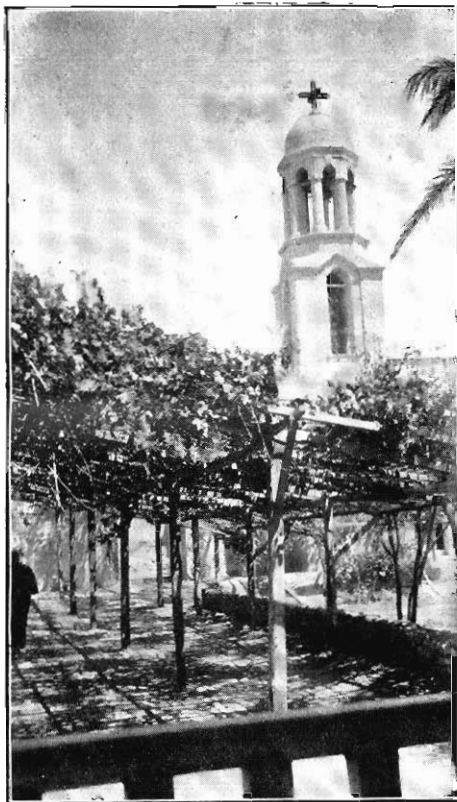
(1) J'exprime toute ma reconnaissance à S.A. le Prince Toussoun qui a bien voulu m'autoriser à utiliser des clichés qu'Elle avait fait préparer pour une étude d'après les photographies de M. le Dr. Puy Haubert notre compagnon d'excursion.



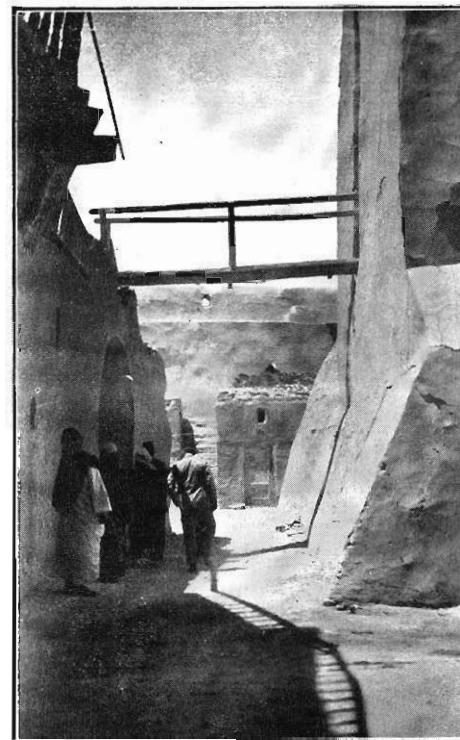
Au Couvent d'El Savida Baramous.



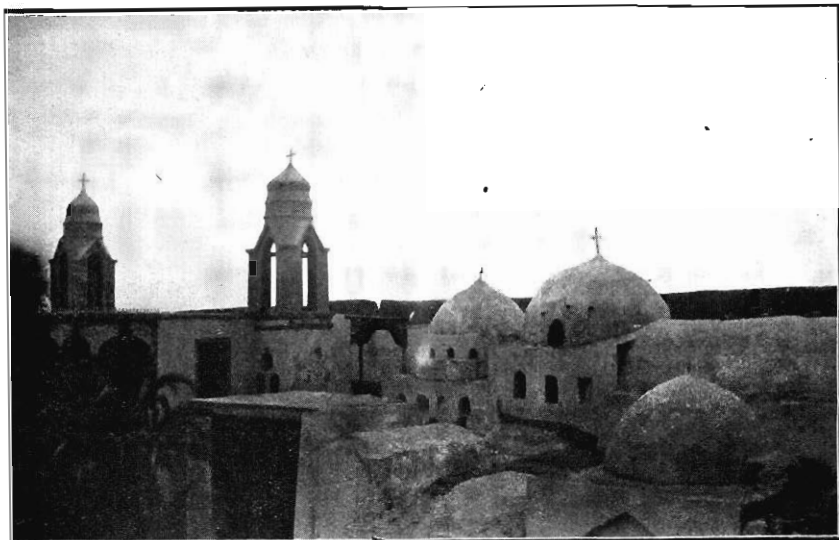
Deir Suriani.



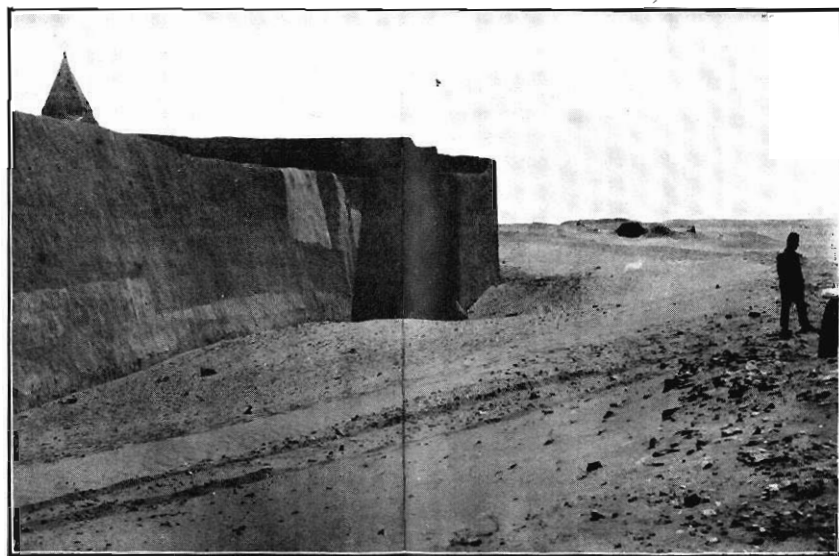
Couvent d'El Sayida Baramous. Le jardin.



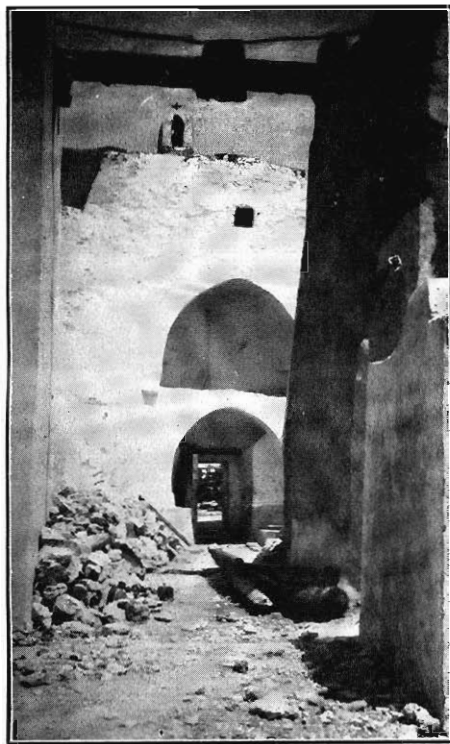
Au Couvent d'El Sayida Baramous.
(Pont-levis et tour de refuge).



Deir Suriani.



Extérieur de St. Makaire (Couvent).



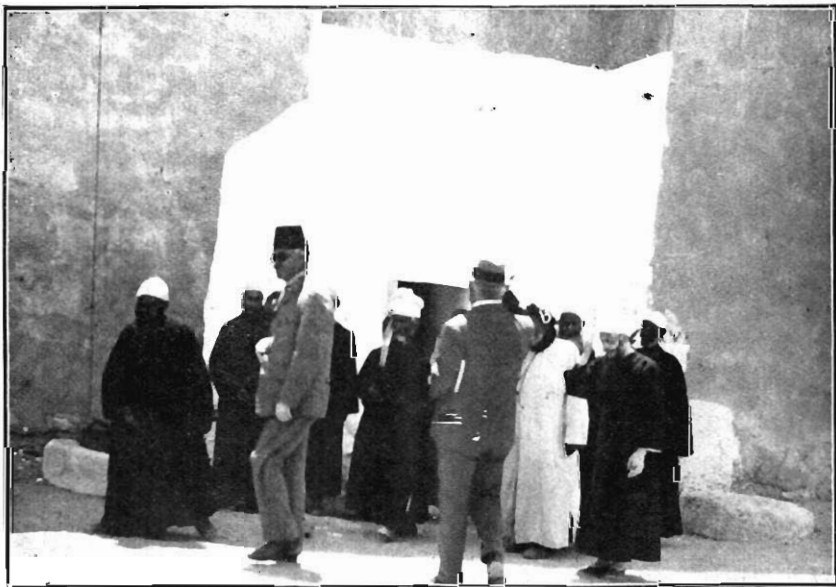
Pont-levis à Deir Suriani.



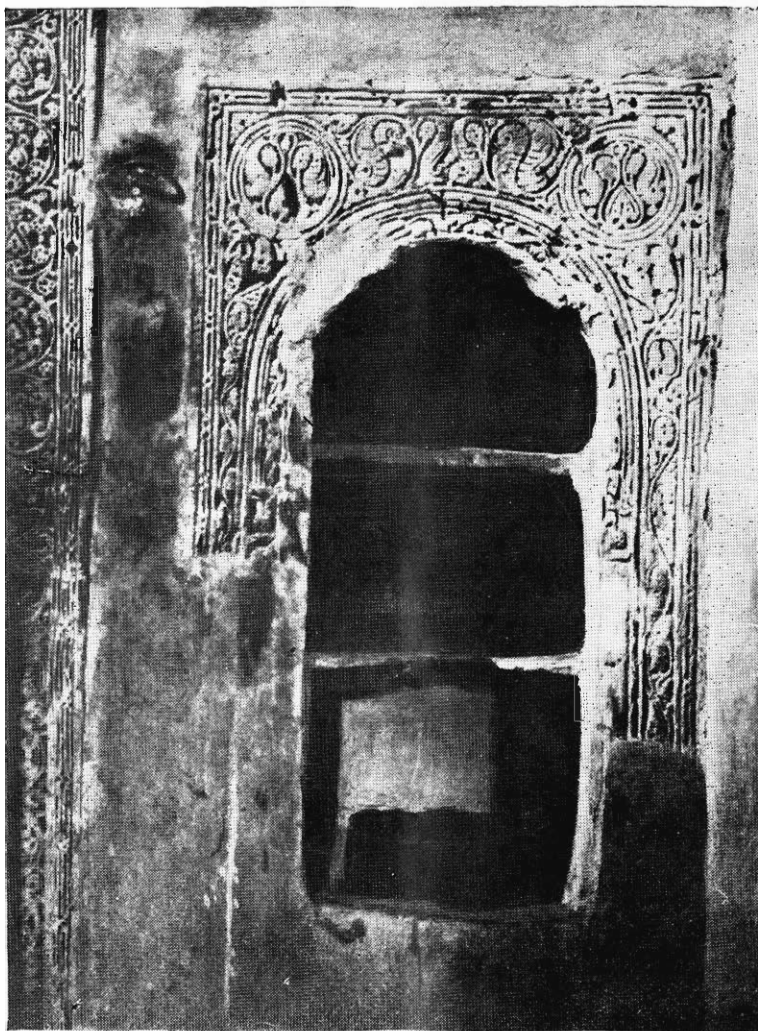
Couvent de St. Makaire. Pont-levis.



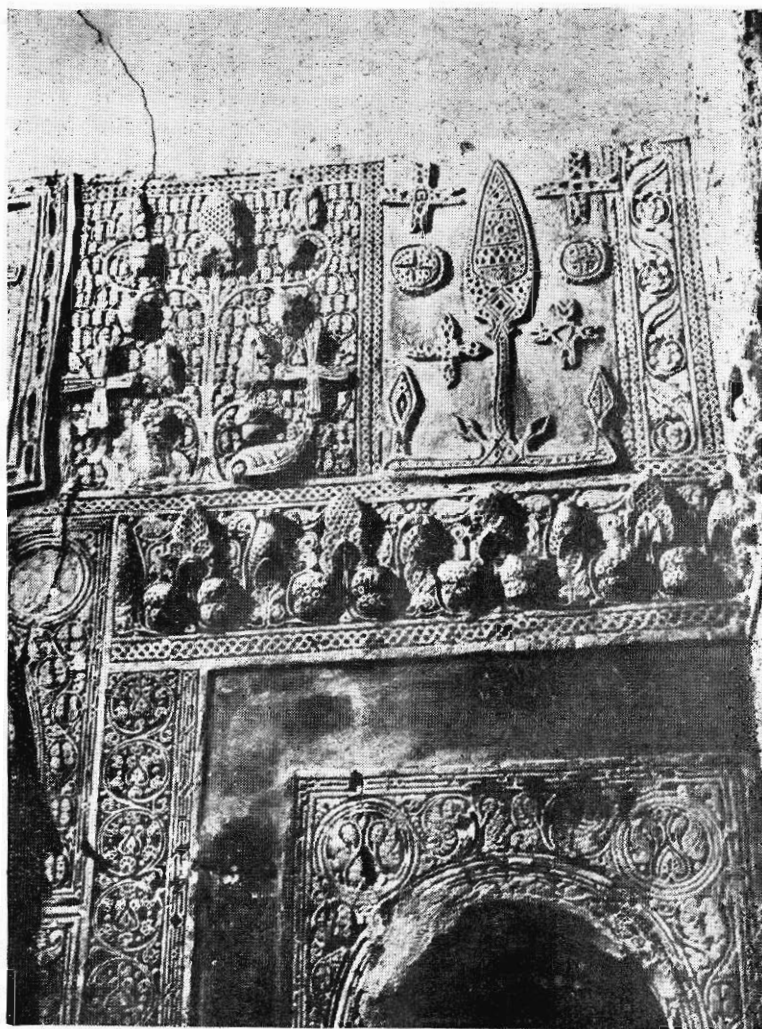
Entrée des cellules à Deir Anba Bishay.



Sortie du Couvent d'El Sayida Baramous.



Deir-Suriani : Stucs décoratifs.



Deir Suriani : Stucs décoratifs.



